

Romain GARNIER (Limoges)

## SUR L'ÉTYMOLOGIE DU LATIN *uirgō* « VIERGE »

**Abstract** (*On the etymology of Latin *uirgō* 'virgin'*). The following paper is intended to explain the etymology of Lat. *uirgō* 'virgin', which serves both as adjective and substantive. There is a synchronic opposition in Latin between *uirgō* and *mulier* 'woman', the last of which clearly alludes to sexuality, in such a locution as *mulierem reddere* 'to make someone a woman'. According to the Hittite formula *natta=arkant-* 'not-covered, unmounted', which is used for sheep and cows, this puzzling Latin word could be accounted for by a PIE privative compound *\*h<sub>1</sub>ui'-h<sub>1</sub>ṛǵ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* 'not-covered, unmounted'. This inherited vocable would eventually belong to the PIE root *\*h<sub>1</sub>erǵ<sup>h</sup>-* 'to mount, cover' which is likely to have been used by cattle-breeders.

**Keywords:** etymology, Latin, Hittite, Proto-Indo-European

### 1. Étude sémantique

#### 1.1. Étude phraséologique

Le lat. *uirgō*, *-īnīs* appartient au plus vieux fonds de la langue. Ce terme, ancien et technique, a passé dans les langues romanes (it. *vergine*, esp. *virgén*, port. *virgem*, fr. *vierge*). Le nap. *zberǵenare* « utiliser pour la première fois » (*ML* : 782) reflète un étymon lat. vulg. *\*ex-uirgināre* « ôter la virginité » (comme le français argotique *dévierger*). Pris absolument, ce terme est substantif : lat. *uirgō* f. « jeune fille, vierge ». Le pluriel *uirginēs* désigne les *Vestales* ou les *Danaïdes*. Comme de bien entendu, les auteurs chrétiens désignent par *Virgō* la *Vierge Marie*. Le terme *uirgō* est un adjectif épïcène : on relève les expressions *Minerua uirgō* « la chaste Minerve » (Cic., *Verr.* 4, 123) et *uirgō dea* « Diane » (Ov., *M.*, 12, 28), ainsi que *puer uirgō* « jeune garçon vierge »<sup>1</sup>. Le terme n'est pas

<sup>1</sup> Tour attesté chez Marcellus Empiricus (*de Medicamentis*, 7, 15). Pour évoquer la virginité d'Adam, Tertullien (*Virg.* 8, 3) préfère utiliser l'adjectif *integer* (*Sic etiam Adam, adhuc integer, uir in Genesi est cognominatus* « Voici pourquoi Adam, quoiqu'il fût encore vierge, fut appelé 'homme' dans la *Genèse* »).

réservé aux seuls humains, mais se dit volontiers des animaux : *equa uirgō* « jument vierge » (Plin. 28, 147) et *porca uirgō* « truie vierge » (Mart. 13, 56, 1). Pris figurément, on lit le tour *terra uirgō* « terre vierge » (Plin. 33, 52). Notons enfin que le lat. *uirgō* est l'un des termes les plus anciennement attestés en latin ; il figure sur l'inscription dite de *Duenos* (CIL 4), et signifie « jeune fille vierge » en contexte d'oaristys :

IOVESAT DEIVOS QOI MED MITAT NEI TED ENDO COSMIS VIRCO SIED

/i̯o̯esāt dei̯u̯ōs k<sup>h</sup>oi̯ mēd mitāt : nei̯ tēd=endo kosmis u̯irgō s'i̯ēd/

« Il [le] jure sur les dieux, celui qui m'offre<sup>2</sup> en présent :

si la jeune fille n'est pas aimable avec toi »

## 1.2. Un coupe antonymique méconnu : lat. *mulier* et *uirgō*

Dans la synchronie du lexique latin, c'est *mulier* f. « femme » qui s'oppose nettement à *uirgō* « vierge », jamais *uxor* « épouse »<sup>3</sup>. La traduction précise de ce terme obscur semble bien être « jeune personne qui n'est plus vierge ». La connotation sexuelle est évidente dans les tour *mulierem reddere* « faire devenir femme » qui commute avec le dénominatif obscène *mulierāre*<sup>4</sup> valant *pēdīcāre* (Adams, 1982 : 195). On saisit par là la nuance péjorative du diminutif *muliercula* « traînée, putain » qu'affecte d'employer Cicéron dans sa charge contre la troupe de Catilina (*Cat.*, 2.10.23, *Num suas secum mulierculas sunt in castra ducturi ?* « Emmèneront-ils leurs courtisanes dans leur camp? »). Le terme *mulierōsitās* est un *hapax* employé par Cicéron (*Tusc.* 4.11.25) pour rendre le gr. *φιλο-γύνεια* f. « amour des femmes, attirance excessive<sup>5</sup> pour les femmes ». Même chez le très sobre Tacite, le n. pl. *muliebria* (*An.* 14, 60) désigne les *parties sexuelles* de la femme.

<sup>2</sup> Sens de v.-lat. MITAT d'après Vine (1999 : 297). Dossier comparatif chez Garnier (2010a : 462).

<sup>3</sup> Il n'est que de citer le fameux passage de Quintilien (6.3.75), *Cicero obiurgantibus quod sexagenarius Publiliam uirginem duxisset*, « *cras mulier erit* » inquit « À ceux qui le blâmaient d'avoir épousé Publilia, qui était encore vierge, alors que lui-même avait soixante ans, Cicéron répondit : 'demain elle ne le sera plus' ».

<sup>4</sup> Verbe attesté chez Varron (*Mén.*, v. 205 : *hic ephebum mulierauit* « il sodomisa le jeune garçon »).

<sup>5</sup> Ce composé dépréciatif relève de la même sphère sémantique que *φιλο-ποσία* f. « amour de la boisson ».

Le lat. *muliĕr*, *-ĕris* f. \*« femme aux mœurs légères »<sup>6</sup> (< \**muliĕr*<sup>7</sup> < \**muliĕlis*)<sup>8</sup> reposerait sur un verbe expressif \**muliō*, *-ere* « baiser » (< i.-e. \**m<sup>l</sup>(h<sub>2</sub>)-ie/o-* « moudre »)<sup>9</sup>, qui serait le strict cognat du gr. *μύλλω* « baiser, besogner » (< \**μύλ-γω* « moudre »), attesté chez Théocrite (4, 58)<sup>10</sup> et qui est un terme fort dépréciatif selon Eusthate<sup>11</sup>. Le déverbal \**muliĕlis* serait à \**muliō* ce que le quasi-participe *μυλλάς* f. « catin, fille publique »<sup>12</sup> est à *μύλλω*. Le dérivé \**muliĕlis* serait ainsi du même type que *furi-ālis* en regard de *furiō*, *-ere* « être en fureur ». Pour rendre compte de l'adjectif *muliebris* « efféminé, mou » il est loisible de poser un dérivé \**muliĕbris*<sup>13</sup> avec le traitement phonétique de la séquence \**-iĕā-* > *-iĕ-*

<sup>6</sup> Le lat. *mulier* serait ainsi un ancien terme argotique (« poulette, nana, copine »), devenu secondairement un terme non-marqué (« femme ») en latin-même, avant d'évincer le terme noble *uxor* f. « épouse », qui n'a point passé dans les langues romanes (cf. esp. *mujer* « femme, épouse »). De même, l'ancienne désignation de la femelle (lat. *fēmina*) aboutit en français moderne aux acceptions d'*être humain de sexe féminin* et d'*épouse*.

<sup>7</sup> Forme peut-être attestée en vieux-latin sur l'inscription fragmentaire dite de l'autel de Corcolle (*CIL* 2833a) étudiée par B. Vine (1993 : 67, n. 7 et 80), lequel propose une lecture \*MULIAR [pour le passage B3. D'un point de vue phonétique, on peut admettre un ancien paradigme \**muliar* /mũ.li.ĭ.ĕr/, *mulieris* /mũ.li.ĭ.ĕr.ĭs/.

<sup>8</sup> Il est difficile de se ranger aux vues de Klingenschmitt (1992 : 130) qui pose un comparatif féminin fossile i.-e. \**m<sup>l</sup>-iĕs-ih<sub>2</sub>* « la meilleure » (lexicalisé au sens de *favorite*), en relation apophonique avec le masculin *melior* (< \**mél-iōs*) « meilleur ». Si le dossier phonétique est évidemment très difficile, ainsi que le remarque à bon droit de Vaan (2008 : 393), le dossier sémantique est plus désespéré encore : nulle part dans la civilisation romaine (même aux âges archaïques !) il n'est question de polygamie ni d'épouse favorite.

<sup>9</sup> Le vocalisme \**u* substitut du degré zéro « régulier » est un trait populaire, qui se retrouve dans le gr. *μύλη* f. « meule » ainsi que dans l'arm. *ml-ukn* « pressoir » (< \**mul-úkən*). On notera le verbe expressif *ml-ml-em* « frotter » (< \**mul-mul-*), ainsi que le type *ma-mul* « presse ». Ce traitement phonétique anomal se retrouve pour la racine \**b<sup>h</sup>erh<sub>2</sub>-* « s'agiter vivement » (*LIV*<sup>2</sup> : 81), soit celle du lat. *furiō* « être furieux » (< \**b<sup>h</sup>ur(h<sub>2</sub>)-ie/o-*) et du gr. *πορφόρω* « bouillonner » (< \**φῶρ-φῶρ-γω*), strict cognat de l'arm. *p<sup>r</sup>-p<sup>c</sup>ur-k<sup>c</sup>* « écume » (< \**p<sup>c</sup>ur-p<sup>c</sup>ur-*) selon Meillet (1935 : 122). Le grec possède d'ailleurs un verbe expressif *μοιμύλλω·θηλάζω, ἐσθίω* (Hsch.) « sucer, manger » qui s'analyse en un gr. com. \**μῶλ-μῶλ-γω* « presser encore et encore, mâchouiller ».

<sup>10</sup> La métaphore sexuelle de la femme, écrasée par l'homme comme par une *meule*, existe aussi en latin, notamment chez Horace, qui emploie le préverbe *per-molere* « sauter, baiser » (*S.*, 1.2.35).

<sup>11</sup> Eusthate (*Com. Od.*, §1885, 22) note, au sujet du verbe *μύλλω*, que ce dernier ne se dit jamais qu'en mauvaise part, et à propos d'une union déshonnête (*ἐπιμίξεως οὐ σεμνῆς*).

<sup>12</sup> Avec le même suffixe que *τριβάς* f. « femme qui se masturbe avec un *olisbos* » (litt. « frotteuse »), en regard d'un moyen *τριβομαι* \*« se frotter, se caresser ». Noter l'acception de *τριβάς* f. « pilon ».

<sup>13</sup> Noter la scansion [~ ~ ~] de l'adverbe *mūlīēbrītĕr* « comme une femelle » qu'on relève chez Horace, dans la fameuse ode de victoire intitulée *Nunc est bibendum* (*O.*, 1.37.22).

posé par Leumann (1977 : 54) pour le latin vulgaire. Ces faits conduisent à supposer l'existence d'un déverbatif *\*mulija*, *-æ* f. « action de baiser » (soit le type *furia*) source des dérivés secondaires *\*mulijā-lis* « fille qui a des relations sexuelles, qui n'est plus vierge » ainsi que *\*mulijā-bris* « (homme) bon à baiser, homme efféminé » (< *\*mulijā-bilis*). Les deux suffixes complexes *-ā-lis* et *-ā-bilis* ne sont point interchangeables : en latin, *X-ā-lis* signifie « caractérisé par *X* », ainsi *furiālis* « en rapport avec la *furia* », ou bien sous une forme élargie, *genitālis* « relatif à la génération, qui engendre, fécond », tandis que *X-ā-bilis* implique la possibilité passive de subir *X* : « susceptible de subir *X* », soit le type *laud-ā-bilis* « qui mérite d'être loué ». Le terme de base *\*mulia* « action de *\*mulere* » est un postverbal, du type de *foria* f. « diarrhée, foire » en regard de *con-foriō*, *-īre* « avoir la foire »<sup>14</sup>.

## 2. État de la question : un terme obscur

Si le terme primitivement vulgaire *mulier* « fille dévergondée, fille devenue femme » peut s'expliquer à l'intérieur-même du latin, il n'en va pas de même pour son antonyme *uirgō* « vierge, fille vierge », qui est, pour sa part, totalement immotivé. Il est sans doute vain de vouloir rapprocher *uirgō* de *uirga* f. « baguette, rameau, verge », en posant un dérivé à suffixe caractérisant *\*-ón-* (*WH II* : 799)<sup>15</sup>. Il n'y aucune trace d'emplois métaphoriques de lat. *uirga* au sens de *\*« jeune pousse, jeune enfant »* qui puissent rappeler l'emploi métaphorique du terme hom. *ἔρπος* n. « jeune pousse, rejeton »<sup>16</sup>. De surcroît, le sémantisme fondamental du lat. *uirgō* repose sur la notion de chasteté et de virginité sexuelle. De même, il est difficile de poser un dérivé secondaire *\*uirigō* « verneur, jeune fille en fleur » forgé sur le verbe *uireō* « être vert ». En plus du dossier sémantique, l'attestation de *uirgō* dans l'inscription de Duenos rend plus qu'improbable la possibilité d'une syncope. Il n'est pas non plus vraisemblable de poser un dérivé secondaire du lat. *uir* m. « homme mâle », car la place est déjà prise par le terme plautinien *uirāgō* f. « gaillarde, femme robuste hommasse »<sup>17</sup> qui reposerait, selon Pinault

<sup>14</sup> Ce verbe doit s'expliquer par un emploi obscène du nom de la *porte* (lat. *foris*) au sens d'*anus*, à l'instar du gr. *θύρα* f. « porte » qui signifie communément « anus » (Garnier, 2010b : 193, n. 37). Le verbe *\*foriō* devait signifier « aller à la selle, déféquer » et *con-foriō* « (se) conchier ».

<sup>15</sup> Un tel rapport dérivationnel s'observe entre *turba* f. « trouble » et *turb-ō*, *-īnīs* m. « tourbillon ».

<sup>16</sup> Ainsi en ξ 175, *τὸν ἐπεὶ θρέψαν θεοὶ ἔρπει Ἴσον* # « une fois que les dieux l'eurent élevé comme un rejeton » (il s'agit de Télémaque).

<sup>17</sup> Sur ce terme, consulter Pinault (2001 : 87 et 90–98).

(2001 : 96), sur un terme *\*uir-āx* « force virile »<sup>18</sup> selon le rapport dérivationnel qu'on observe entre le type *uorāgō* f. « gouffre, abîme » (< *\*g<sup>u</sup>orh<sub>3</sub>-eh<sub>2</sub>-k-h<sub>3</sub>ō<sup>n</sup>*) et le type *uorāx* « vorace » (< *\*g<sup>u</sup>orh<sub>3</sub>-éh<sub>2</sub>-k-*)<sup>19</sup>.

### 3. Nouvelle proposition étymologique

#### 3.1. Analyse morphologique

Il faut admettre composé privatif i.-e. *\*h<sub>1</sub>uí-h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* « non-montée » qui serait un adjectif épïcène du type de gr. *νήφον* « sobre »<sup>20</sup> (< i.-e. *\*ń<sup>o</sup>-h<sub>1</sub>ġ<sup>uh</sup>-ō<sup>n</sup>* « qui n'a pas bu »). Dans la dérivation nominale, l'emploi d'i.-e. *\*h<sub>1</sub>uí-* comme préfixe privatif est bien attesté en sanskrit classique : c'est le type skr. cl. *vi-druma-* « dépourvu d'arbres ». Pour le traitement phonétique, on peut poser i.-e. *\*h<sub>1</sub>uí-h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* > *\*h<sub>1</sub>uí-(h<sub>1</sub>)rġ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* > *\*h<sub>1</sub>uí.rġ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* « vierge », lequel aboutissait à un étymon it. com. *\*uirχ-ō<sup>n</sup>* « vierge » > pré-lat. *\*uirγ-ō<sup>n</sup>* > lat. *uirgō*. Après sonante, il appert que la *lenis* redevient *fortis*. En l'état, le dossier phonétique implique une resyllabation de date indo-européenne de type i.-e. *\*h<sub>2</sub>ueh<sub>1</sub>-nt-ó-* > *\*h<sub>2</sub>ue(h<sub>1</sub>)-nt-ó-* > *\*h<sub>2</sub>ue.nt-ó-* m. « vent » (got. *winds*, lat. *uentus*), qui est en propre le dérivé d'appartenance à *vṛddhi* du participe athématique *\*h<sub>2</sub>uh<sub>1</sub>-ónt-*, *\*-nt-és* « rapide ».

La racine sous-jacente serait i.-e. *\*h<sub>1</sub>erġ<sup>h</sup>-* « monter, saillir » (*LIV*<sup>2</sup> : 238), qui ne fournit des formes verbales qu'en anatolien : c'est le hitt. *arkatta* [med. tant.] (< *\*h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-tó*) « il monte », renouvelé en hitt. réc. *arka* (hapax tardif *arki*), en regard du participe présent intransitif *arkant-* « montée » (< *\*h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-ónt-*). Cette racine archaïque fournit l'assise verbale du nom indo-européen des testicules : gr. *ὄρχις* (< *\*h<sub>1</sub>órġ<sup>h</sup>-i-*), apparenté à l'arm. arm. *orji-k<sup>c</sup>* [pl. tant.] (< *\*h<sub>1</sub>orġ<sup>h</sup>-iġ-ó-*), ainsi qu'au v.-irl. *uirgge* f. « la région des testicules » qui reflète un ancien collectif i.-e. *\*h<sub>1</sub>orġ<sup>h</sup>-iġ-éh<sub>2</sub>* selon Watkins (1975 : 12). L'av. *arazi* [duel] reflète un étymon i.-e. *\*h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-i-h<sub>1</sub>* « les deux testicules »<sup>21</sup>. Cette racine fournit en outre la désignation

<sup>18</sup> Cela dit, les dérivés secondaires en *-āx* ne fournissent jamais que des adjectifs : il est sans doute plus naturel de poser comme terme de base un adjectif dépréciatif *\*uir-āx* « viril, costaud » de date latine (soit le type *aud-āx* « audacieux » et gr. *πλούτ-āξ* « richard »), que d'admettre un étymon i.-e. *\*uir-éh<sub>2</sub>* « actions viriles » doté d'un élargissement *\*-k-* pour former l'abstrait *\*uiréh<sub>2</sub>-k-* « force virile » (*pace* Pinault, 2001 : 96).

<sup>19</sup> La sonorisation de la dorsale *\*k* s'explique par l'initiale *\*h<sub>3</sub>* du suffixe de Hoffmann (Pinault, 2001 : 97).

<sup>20</sup> Ancien thème en *\*-on-* à en juger par le datif pluriel *νήφοσι* attesté chez Théognis (v. 481 et 627).

<sup>21</sup> En propre, il faut poser un ancien neutre acrostatique médio-patient *\*h<sub>1</sub>órġ<sup>h</sup>-i*, *\*h<sub>1</sub>érġ<sup>h</sup>-i-s* « éjaculat, sperme » à l'origine du masculinatif secondaire *\*h<sub>1</sub>órġ<sup>h</sup>-i-s* « organe qui produit le sperme ». Le même processus s'observe peut-être pour le nom de l'ovine : i.-e. *\*h<sub>2</sub>óu-i-s* « pourvu de laine, ovin », qui reflète un prototype médio-patient *\*h<sub>2</sub>óu-i*,

de l'étalon : lit. *eřžilas* (< i.-e. *\*h<sub>1</sub>orǵ<sup>h</sup>-i-ló-*), qui est apparenté au gr. *ὄρχιλος* m. « roitelet »<sup>22</sup>. Le védique possède une forme verbale presque toujours attestée au participe : *rgḥāyánt-* « excité, en rut, pourvu de puissance sexuelle »<sup>23</sup>. Il faut enfin citer le v.-isl. *argr* « homosexuel passif »<sup>24</sup> (< i.-e. *\*h<sub>1</sub>orǵ<sup>h</sup>-ó-* « monté »), ainsi que le tokh. B *°erkatstse* « pourvu de testicules » (< tokh. com. *\*ærkátsæ* < i.-e. *\*h<sub>1</sub>orǵ<sup>h</sup>-i-tǵó-*)<sup>25</sup>.

### 3.2. Parallèles sémantiques : av. réc. *vī°* « privé de »

L'aveistique récent possède plusieurs composés formés à l'aide du préfixe privatif *vī-* « dépourvu de », et qui rappellent le skr. cl. *vi-druma-* « dépourvu d'arbres ». On relève ainsi *\*vī.āp-* « dépourvu d'eau, aride, désertique » (± skr. cl. *an-ap-a-*), ainsi que *\*vī.uruuara-* « dépourvu de végétation ». Les deux termes sont attestés au superlatif dans le *V.* 3.15,

*yaṭ aṅhaṭ zəmə āḥā vī.āpō.təməmca uruuarō.təməmca*  
« l'endroit de cette terre qui soit le plus aride et le plus dénué de plantes »<sup>26</sup>

Il existe un composé av. réc. *vī.xrūmānt-* « dépourvu de sang » attesté dans le *V.* 4.30,

*yō narəm vī.xrūmāntəm x<sup>v</sup>arəm jaiṅti, kā-hē asti ciṭha*  
« Celui qui frappe un homme d'une blessure<sup>27</sup> non-sanglante, quelle est sa punition ? »

*\*h<sub>2</sub>éu-i-s* « laine » (< *\*« chose arrachée »*). Le tokh. B *ā,w* « mouton » reflète un étymon aberrant *\*h<sub>2</sub>éu-i-* (Pinault, 1997 : 190 sqq.). On connaît le cas tout semblable du gr. *τρόφις* « épais » qui se développe après Homère, lequel ne connaît guère que le neutre *τρόφι* (< *\*d<sup>h</sup>rób<sup>h</sup>-i*). La formule hom. *τρόφι κῦμα* « la vague épaisse » (Λ 307) est en propre un ancien juxtaposé (*\*« le flot, chose épaisse »*).

<sup>22</sup> Noter les anthroponymes myc. *o-ki-ro* /*Ὀρχίλος*/ et *o-ko* /*Ὀρχων*/ (García-Ramón, 2000 : 435–436). Ces termes ne sont pas des noms d'oiseaux employés comme anthroponymes, mais doivent signifier « couillu ».

<sup>23</sup> C'est l'épithète de l'étalon *Dadhikrā*. Il n'est pas nécessaire de supposer un phénomène de *Gutturalwechsel* sur la foi de ce seul terme (*pace* Watkins, 1975 : 16). La forme doit être le réarrangement d'un plus ancien *\*rḥā-yánt-* / *\*rḥā-yámāna-* (sur qui l'on a forgé *vṛṣā-yámāna-* « en rut » d'après *vṛṣā* « mâle »). En propre, il faut admettre un nom d'action *\*h<sub>1</sub>órǵ<sup>h</sup>-o-* m. « monte, saillie » assorti d'un collectif *\*h<sub>1</sub>rǵ<sup>h</sup>-éh<sub>2</sub>* « secousses » à l'origine du dénominateur *\*h<sub>1</sub>rǵ<sup>h</sup>-eh<sub>2</sub>-ǵé/ó-* « s'agiter » (véd. *rgḥā-yá-* et r. *ēpṣam* « se trémousser »).

<sup>24</sup> C'est un terme d'injure fort grossier (Watkins, 1975 : 15), équivalant au fr. *enculé*.

<sup>25</sup> Données chez Adams (1999 : 94–95).

<sup>26</sup> Il s'agit de l'endroit où il convient d'enterrer un cadavre.

<sup>27</sup> Noter le double accusatif : frapper un homme (*narəm*) d'une blessure (*x<sup>v</sup>arəm*).

Plus remarquable encore est le privatif *vī.juuu-* « sans vie » conservé dans le fragment Westergaard 4. 3, *vī.juuāhu paiti tanušu, astvā gāiō \*dāraieite* « dans les corps sans vie <sup>28</sup>, la vie corporelle se maintiendra » (= véd. *dhārāy-ā-te*).

### 3.3. Éléments de phraséologie anatolienne

Pour ce verbe *ark-* « monter », les textes hittites nous conservent une phraséologie archaïque, ainsi en KBo II 12 II 11–14, I GUD.MAH *šuppiš[tuwaran] natta=arkanta[n]* I UDU *šuppištuwaran natta=arkan[tan] dāi* « il prend une génisse rituellement pure, non-montée ; il prend une brebis rituellement pure, non-montée ». Il convient de s'aviser que la formule hitt. *\*hāwi-natta=arkant-* « une brebis non-montée » équivaldrait *mutatis mutandis* au lat. *ouis uirgō* « une brebis vierge ». Il faut signaler l'indifférence à la diathèse en KBo II 12 II 11–12 : GUD.MAH *šuppiš[tuwaran] natta=arkan[tan]* « un taureau rituellement pur [acc. sg.], qui n'a jamais monté de vache ». Le participe i.-e. *\*h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-ónt-* « montant/montée » (hitt. *arkant-*) est au privatif *\*h<sub>1</sub>u<sub>i</sub>-h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* « non-montée » ce que le participe *\*h<sub>1</sub>g<sup>uh</sup>-ónt-* (hitt. *akuwant-* « bu, qui a bu ») est au privatif *\*h<sub>1</sub>g<sup>uh</sup>-ō<sup>n</sup>* (gr. *νήφων*).

### 3.4 Quel est le statut exact du type i.-e. *\*h<sub>1</sub>u<sub>i</sub>-h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>*?

Il importe dès lors de préciser les choses : l'étymon i.-e. *\*h<sub>1</sub>u<sub>i</sub>-h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* n'a absolument rien à faire avec le type de véd. *vi-bhv-an-* « qui se déploie au loin » lequel est formé, en védique-même, sur *vi-BHŪ-* « se déployer au loin », et ne représente rien d'ancien. Il convient en outre de séparer les nombreux composés formés à partir du nom des *testicules*, ainsi le gr. *ἔν-ορχος* « entier, non-châtré » (< \*« qui a ses testicules ») ou bien le lit. *\*iš-aržas* « dépourvu de testicules » reflété par *iš-arža* « animal châtré, cheval ou cochon châtré » <sup>29</sup>. Le thème en *-on-* du lat. *uirgō* n'a rien à faire non plus avec le suffixe de Hoffmann, qui se prolonge dans le myc. *o-ko* / ὄρχων/ <sup>30</sup>, lequel est du type de *Πίνων* « qui a un gros nez », et ne se compare pas davantage au type de véd. *vi-bhā-van-* « lumineux », f. *vi-bhā-varī*.

C'est un *bahuvrīhi* privatif sur base de substantif, à l'instar du skr. cl. *vi-druma-* et des faits avestiques. Il est envisageable de poser un ancien substantif i.-e. *\*h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* f. « saillie » du type de lat. *carō* f. « portion (de viande), chair » (< *\*(s)kr<sub>1</sub>H-ō<sup>n</sup>*), mais on ne peut pas non plus exclure absolument un ancien nom d'agent masculin *\*h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* « monteur » qui serait ainsi du type d'i.-e. *\*h<sub>2</sub>ug-s-ō<sup>n</sup>* « taureau » (cf. véd. *ukšā*, v.h.a. *ohso*, tokh. B *okso*).

<sup>28</sup> Cf. la glose pehlevie *apē žīvandakīh* « dénué de vie ».

<sup>29</sup> Pour l'ensemble des faits baltes et slaves, il faut se référer à Kretov (1994 : 197–206).

<sup>30</sup> Sur qui voir *supra*, n. 22.

#### 4. *Excursus* : faut-il maintenir la loi de Katz en latin ?

##### 4.1. Incidence d'une loi phonétique i.-e. $*-r\hat{g}^h-$ > lat. *-rb-*

À ce stade de la démonstration, il importe absolument de discuter de la loi phonétique i.-e.  $*-r\hat{g}^h-$  > lat. *-rb-* posée par Katz (1998), car elle contredit l'hypothèse étymologique d'un étymon i.-e.  $*h_1u\acute{i}-h_1r\hat{g}^h-\bar{o}^n$  « non-montée, vierge » pour rendre compte du lat. *uirgō* « vierge ». Rappelons que ce composé hérité aurait été renouvelé en anatolien au moyen d'un participe privatif *natta=arkant-* « non-montée, vierge »<sup>31</sup> (brebis, génisse).

##### 4.2. Analyse alternative de lat. *orbis*, *orbita* et ombr. *urfeta*

Au terme d'une ample démonstration, Katz (1998 : 209) parvient à démontrer la parenté du lat. *orbis*, *-is* m. « disque, orbe » avec l'étymon i.-e.  $*h_1ór\hat{g}^h-i-$  « testicule » reflété notamment par le gr. *ὄρχις* (sur qui voir supra 3.1.). Il concède que le sens fondamental du lat. *orbis* est *disque, orbe* et jamais *balle* ni *boule* (Katz, 1998 : 202). De fait, il a beau jeu d'invoquer l'obscurité du dossier étymologique<sup>32</sup> (Katz, 1998 : 202, n. 50), mais force est de constater que sa démonstration est circulaire : le postulat d'une parenté génétique lui fait controuver ses raisons et produire des lois phonétiques *ad hoc*. De plus, s'il est banal de passer du sens de *balles* ou d'*œufs* à celui de *testicules* (fr. *boules, œufs*, angl. *balls*, all. *Eier*), l'inverse est rarement observé. En propre, le lat. *orbis* doit être une ancienne désignation de *la roue de char*, devenue par suite une désignation générique de tout objet en forme de disque ou de cercle. Il y a un net reflet de ce sens originel : il s'agit du dérivé secondaire *orbita* f. « trace laissée par une roue de char, ornière » (<  $*orbi-t-\bar{a}$ ) dont le parèdre masculin serait  $*orbēs, -itis$  (<  $*orbi-t-$ ) « ornière ».

Il faut en rapprocher la racine  $*reb^h-$  « se mouvoir rapidement » (*LIV*<sup>2</sup> : 496) qui est reflétée par le m.h.a. *reben* (<  $*rēb^h-e/o-$ ) « se mouvoir rapidement », ainsi que le lat. *rabiō* « être furieux » qui reflète indirectement un présent intransitif i.-e.  $*r̥b^h-je/o-$  « s'emporter » resyllabé secondairement en  $*r̥b^h-je/o-$  d'après le degré plein (Garnier, 2010a : 247). Si la réfection apophonique du système verbal est totalement analogique, en revanche, il y a tout lieu de penser que le véritable *samprasāraṇa* d'une racine  $*reb^h-$  serait lat.  $*orb-$  (<  $*r̥b^h-$ ). On pourrait ainsi admettre un dérivé primaire i.-e.  $*r̥b^h-i-$  m. « rapidité »<sup>33</sup> concrétisé au sens de *roue*

<sup>31</sup> La négation hitt. *natta* reflète un étymon i.-e.  $*no+to$  selon Kloekhorst (2008 : 690).

<sup>32</sup> Pour le dernier état de la question, il faut consulter de Vaan (2008 : 433).

<sup>33</sup> Soit un dérivé du type de véd. *kṛṣí-* f. « agriculture » qui fonctionne nettement comme un collectif au sens d'*ensemble de terres agricoles* (*AiGr.* II, 2 : 298 et 300). Mayrhofer



(it. com. \**orφ-i-* > pré-lat. \**orβi-* > lat. *orbis*). Pour le sens, il suffit de citer le nom d'action \**rot-éh<sub>2</sub>* f. « action de courir »<sup>34</sup> concrétisé au sens de *roue* (lat. *rota*).

Il convient désormais de faire un sort à l'ombr. *urfeta* [acc. sgl.] (IIB 23) qui est un hapax de sens inconnu, et que Katz (1998 : 199) rapproche de lat. *orbis* « ornière » en lui attribuant le sens de *testicule*, ce qui est rien moins qu'assuré : parmi plusieurs possibilités, on admet plutôt le sens de *corde, lasso* (Untermann, 2000 : 805). Ce terme énigmatique figure dans la formule *urfeta manuve habetu* « que (le prêtre) tienne en main la *urfeta* ». Il s'agit du sacrifice d'un taurillon à Jupiter Sancius. Il n'y a point d'apparence que l'officiant ait jamais porté la main sur les parties génitales d'un jeune taureau avant de l'immoler. Il faut plutôt rapprocher la racine \**u<sub>er</sub>b<sup>h</sup>-* « entourer, enclore » qui est reflétée par le hitt. *warpa* « enclos » (< \**u<sub>or</sub>b<sup>h</sup>-o-*) doté d'un dénominatif *warpāi-* « enclore » (Melchert, 1984 : 157) et le louv. hiér. *warpi/la* « périmètre, enceinte sacrée du temple » (Melchert, 1993 : 260). Selon Brachet (2004), la locution *urbem condere* « fonder une ville » se superposerait au hitt. *warpa dāi-* « enclore ». On pourrait rétablir pour *urbem condere* (< i.-e. \**u<sub>rb</sub><sup>h</sup>-m<sup>h</sup> d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-*) le sens primitif de « délimiter l'enclos, tracer la limite du périmètre ». Il existe en latin un verbe rare et technique *ueruāre* « entourer, enclore »<sup>35</sup> que Brachet (2004 : 837) rattache à cette même racine i.-e. \**u<sub>er</sub>b<sup>h</sup>-* « entourer, enclore » en posant un étymon pré-lat. \**uorβ-ā-*<sup>36</sup>. Partant, il est envisageable de poser pour ce verbe archaïque un étymon it. com. \**uorφā-ié/ó-* « entourer, ceindre » (< \**u<sub>or</sub>b<sup>h</sup>-eh<sub>2</sub>-ié/ó-*). L'ombr. \**urfeta* f. « lien, corde, lasso, licou » pourrait parfaitement s'inclure au sein de cette famille : on poserait un dérivé secondaire dénominal it. com. \**uorφ-etā* f. « lien, corde » avec vocalisme *o* du type de gr. *τοκετός* m. « enfantement » fondé sur *τόκος* m. « enfant » (Vine, 1998 : 14). La forme serait fondée sur un étymon it. com. \**u<sub>or</sub>φ-o-* m. « périmètre, enceinte »<sup>37</sup> (< \**u<sub>or</sub>b<sup>h</sup>-o-*), cognat du hitt. *warpa-*, et qui serait à it. com. \**uorφ-etā* f. ce que *τόκος* est à *τοκετός*.

---

en rapproche la racine \**k<sup>u</sup>els-* « labourer » (*EWAia* I : 319). Il faut donc admettre un étymon i.-e. \**k<sup>u</sup>ls-i-* f. « ensemble de terres cultivées » (sans doute primitivement de flexion hystérocinétiq.)

<sup>34</sup> La racine \**ret-* « courir » (*LIV*<sup>2</sup> : 507) est directement reflétée par le v.-irl. *reithid*, °*reith* (< \**rét-elo-*).

<sup>35</sup> P.-Fest., p. 515 L : *ueruat circumdat* « *ueruāre* signifie 'entourer' » (il existe aussi un doublet *uruāre*).

<sup>36</sup> La principale difficulté étant d'expliquer le reflet par *-u-* d'un ancien \**b<sup>h</sup>*, au lieu du *-b-* attendu dans la langue standard, mais l'auteur évoque, à bon droit, le cas tout semblable du lat. *uulua* f. « vulve » (< it. com. \**g<sup>u</sup>olφā*). Il est du reste possible que le graphème *-u-* note ici une spirante /β/, non /w/ (Brachet, 2004 : 838, n. 57).

<sup>37</sup> Notons qu'en regard du hitt. *warp-* « entourer, enclore », l'itératif *warp-išk-* signifie très précisément « enrouler un fil de laine sur un fuseau, ou bien autour d'une pointe de flèche » (Rieken, 1999 : 205).

Par ailleurs, il existe un terme, fort difficile, mais qui semble bien refléter le traitement d'une séquence it. com. *\*-rχ-* (< i.-e. *\*-rġ<sup>h</sup>-*) dans le domaine sabellique : il s'agit de l'épithète osque *verehasiúi* [dat. sgl.] (TA A 11) qui se rapporte à Jupiter (*diúvei*). La forme est évincée par Katz (1998 : 209, n. 72), mais il semble néanmoins possible d'en rapprocher la racine i.-e. *\*uerg<sup>h</sup>-* « enclore, clôturer ». Sur la foi de l'épiclèse grecque de *Ζεὺς Ἐρκεῖος* « Zeus protecteur de la maison »<sup>38</sup> (dont l'autel était placé dans la cour)<sup>39</sup>, il paraît permis de reconstruire une désignation de l'enclos : it. com. *\*ueryχ-o-m* n. (< i.-e. *\*uérġ<sup>h</sup>-o-m*) ou bien un collectif it. com. *\*ueryχ-ā* f. « intérieur de la propriété, cour » (lat. *conseptum*) pour rendre compte du dérivé d'appartenance it. com. *\*ueryχ-āsijo-* « de la maison, domestique ». Le thème proto-sab. *\*verh-* aboutissait en osque à *\*vereh-* avec une banale anaptyxe.

## 5. Conclusion

Au terme de cette étude, il paraît désormais possible de pouvoir proposer un étymon i.-e. *\*h<sub>1</sub>uí-h<sub>1</sub>rġ<sup>h</sup>-ō<sup>n</sup>* « non-montée » (± hitt. *natta=arkant-*) pour rendre compte du lat. *uirgō* « vierge ». Cette étymologie permet de faire un sort à la loi phonétique i.-e. *\*-rġ<sup>h</sup>-* > lat. *-rb-* posée par Katz (1998)<sup>40</sup>. Cette loi semble fort n'être qu'une pétition de principe, et ne résiste pas à l'étude des données sabelliques, qu'il s'agisse du terme ombrien *urfeta* f. « lasso » (< it. com. *\*uorφ-etā* f. « lien, corde ») ou bien de l'osque *verehasiúi* [dat. sgl.] « domestique » (< it. com. *\*ueryχ-āsijo-* « de la maison, de la cour »). Bien qu'il n'ait point conservé le terme hérité pour le nom des *testicules* (i.-e. *\*h<sub>1</sub>órġ<sup>h</sup>-i-*), le latin posséderait une trace indirecte de la racine *\*h<sub>1</sub>erġ<sup>h</sup>-* « monter, saillir » dans le terme *uirgō* « vierge », qui est en propre un *bahuvrīhi* privatif en *\*h<sub>1</sub>uí-*, à l'instar du skr. cl. *vi-druma-* « dénué d'arbres » et de l'av. réc. *\*vī.āp-* « dépourvu d'eau, aride ».

Romain Garnier  
63 avenue Parmentier  
F – 75011 Paris  
[garromain@gmail.com]

<sup>38</sup> Rapprochement ancien signalé par Untermann (2000 : 841).

<sup>39</sup> Mentionné chez Sophocle (*Ant.*, v. 487) et chez P.-Fest., p. 89 L : *Iupiter Hercius intra conseptum domus cuiusque colebatur, quem etiam Penetralem appellabant*. « On rendait un culte à Jupiter Hercius dans la cour de chaque demeure, et on lui donnait aussi le nom de *Penetralis* 'placé au cœur de la maison' ».

<sup>40</sup> Rappelons, pour mémoire, qu'un tel postulat conduit l'auteur à des étymologies peu convaincantes, ainsi le lat. *urbs* f. « ville » qu'il rapproche du nom de la citadelle (i.-e. *\*b<sub>h</sub>ġ<sup>h</sup>-*) en admettant un schéma évolutif assez peu vraisemblable *urbs* < *\*orbs* < *\*borbs* tiré de la locution *\*em=borbi* < *\*en borbi* < *\*en forfi* < *\*en b<sub>h</sub>ġ<sup>h</sup>-i*. (Katz, 1998 : 206). De surcroît, *urbs* ne veut jamais dire « citadelle » (c'est *arx* qui revêt cette acception). L'hypothèse de Brachet (2004 : 834) d'un nom-racine *\*u<sub>1</sub>b<sup>h</sup>-* f. « périmètre » est plus satisfaisante.

## Bibliographie

- Adams D.Q. (1999), *A Dictionary of Tocharian B*, Amsterdam·Atlanta, 1999.
- Adams J.N. (1982), *The Latin Sexual Vocabulary*, The Johns Hopkins University Press, Baltimore, 1982.
- Brachet J.-P. (2004), « Les fondements indo-européens de lat. *urbem condere* », *Latomus* 63/4, pp. 825–840.
- Eusthate (Com. Od.): *Eustathii Archiepiscopi Thessalonicensis Commentarii ad Homeri Odysseam, ad fidem exempli Romani traditi*, Tomus I. Leipzig, 1825.
- García-Ramón J.-L. (2000), « Anthroponymica Mycenæa: 1. Mykenisch *o-ki-ro*, alph.gr. ὀρχίλος. 2. Mykenisch *da-te-wa* /Dāitēwās/ und *e-u-da-i-ta*, alph.gr. Δαίτας, Πανδαίτης », *Minos* 35, 2000, pp. 431–442.
- Garnier R.  
 (2010a), *Sur le vocalisme du verbe latin : étude synchronique et diachronique*, Innsbruck, IBS 134, 2010.  
 (2010b), « *Tum mihi prīma genās* : Phraséologie et étymologie du lat. *pūbēs* », *HS* 123, 2010, pp. 181–211.
- Katz J. (1998), « Testimonia Ritus Italici: Male Genitalia, Solemn Declarations, and a New Latin Sound Law », *Harvard Studies in Classical Philology*, Vol. 98 (1998), pp. 183–217.
- Klingenschmitt G. (1992), « Die lateinische Nominalflexion », in *Latein und Indogermanisch. Akten des Kolloquiums der Indogermanischen Gesellschaft, Salzburg, 23.–26. September 1986*, hrsg. von Oswald Panagl und Thomas Lindner, Innsbruck, IBS 64, 1992, pp. 89–135.
- Kloekhorst A. (2008), *The Hittite Inherited Lexicon*, Leiden, 2008.
- Kretov A. (1994), « Baltijskije i slavjanskije prodolženija i.-e. \*orǵh-. Stat'ja I: lit. *išarža* i prasl. \**kъnorzъ* », *Linguistica Baltica* 3, 1994, pp. 197–206.
- Leumann M. (1977), *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München, 1977.
- Mayrhofer M. (1992–2001, 3 vol., I à III), *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen*, Heidelberg, 1992–2001 (abr. *EWAia*).
- Meillet A. (1935), « Sur le représentant arménien *ur, ul*, d'anciennes sonantes voyelles », *BSL* 36/1, 1935, pp. 121–123.
- Meyer-Lübke W. (1935), *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 6., unveränderte Auflage, Heidelberg, 1992 (abr. *ML*).
- Melchert C.  
 (1984), *Studies in Hittite Historical Phonology*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, *Ergänzungshefte zur Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* Nr. 32, 1984.  
 (1993), *Cuneiform Luvian Lexicon, Lexica Anatolica Volume 2*, Chapel Hill, N. C., 1993.
- Pinault G.-J.  
 (1997), « Terminologie du petit bétail en tokharien », *SEC* 2, 1997, pp. 175–218.  
 (2001), « Le type latin *uorāgō* : un reflet d'un suffixe indo-européen », *Glotta* 78, pp. 85–109, 2001 [2002].

- Rix H. (2001<sup>2</sup>), *Lexikon der indogermanischen Verben, Die Wurzeln und ihre Primärstambildungen*. Unter Leitung von H. Rix, bearbeitet von Martin Kümmer, Thomas Zehnder, Reiner Lipp, Brigitte Schirmer (abrév. *LIV*<sup>2</sup>), Wiesbaden, 2001<sup>2</sup>.
- Rieken E. (1999), *Untersuchungen zur nominalen Stammbildung des Hethitischen*, Wiesbaden, 1999.
- Untermann J. (2000), *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg, 2000.
- de Vaan (2008), *Etymological Dictionary of Latin and the Other Italic Languages*, Leiden, 2008.
- Vine B.  
(1993), *Studies in Archaic Latin Inscriptions*, Innsbruck, *IBS* 75, 1993.  
(1998), *Æolic ὀρπετον and Deverbative \*-etó- in Greek and Indo-European*, Innsbruck, *IBS, Vorträge und Kleinere Schriften* 71, 1998.  
(1999), « A Note on the Duenos Inscription », *UCLA Indo-European Studies* 1, 1999, pp. 293–305.
- Wackernagel J. – Debrunner A. (1896–1954, I à IV), *Altindische Grammatik*, (5 vol. : I *Lautlehre*, II, 1, *Wortlehre*, II, 2, *Die Nominalsuffixe*, III, *Nominalflexion*, IV, *Verbum und adverbium*), Göttingen, 1896–1954, nouvelle édition de 1957, avec introduction générale par L. Renou, 125 pp. (abrév. *AiGr*).
- Walde A. – Hofmann J.B. (1938–1956, 2 vol., I et II), *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 2 vol., Heidelberg, réédition : 1965–1972<sup>4</sup> (abrév. *WH*).
- Watkins C. (1975), « La famille indo-européenne de grec ὄρχις : linguistique, poétique et mythologie », *BSL* 70/1, 1975, pp. 11–25.